

Mariage singulier

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **43 (1905)**

Heft 37

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-202652>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

(Elle enlève le collier de Mounoute et le met à Azor.) Voilà qui est fait !

JEAN-LOUIS. — Mais que dira ta maîtresse en voyant Mounoute sans son collier ?

COLETTE. — Nous le saurons tout à l'heure... Mais, laisse-moi faire.

JEAN-LOUIS. — J'entends la voix de Mme de Piédebiche... Sauve qui peut !

(Ils s'éloignent en emportant Mounoute et Azor.)

SCÈNE II

Mme Olympe, Mlle Héloïse, puis Catherine.

(Les deux dames arrivent chancelantes d'émotion. Mme Olympe conduit son amie vers un fauteuil; elle-même se laisse choir sur une chaise.)

Mme OLYMPE. — Héloïse, mon amour, ne vous évanouissez pas ; nous allons prendre un doigt de malaga. (Au public.) Mon malaga est authentique : je le fais moi-même. Pas d'alcool. Un bâton de réglisse par bouteille, du sucre candi et de l'eau bien fraîche, trois fois filtrée. (Elle prend un petit plateau avec un flacon et deux minuscules verres à liqueur, qu'elle remplit. Les deux dames sirotent la liqueur en fermant à demi les yeux.)

Mlle HÉLOÏSE. — Merci, bien chère, rien ne pouvait mieux nous remettre des émotions de la journée. Et dire que nous avions si bien commencé notre promenade, quand, après avoir acheté une concession mortuaire pour les petits amis, nous avons pénétré dans cet admirable champ du repos créé à l'intention des chers animaux que jusqu'ici on enfouissait ignominieusement, Dieu sait où !

Mme OLYMPE. — Il en a coûté un million et demi à celui qui a eu cette noble pensée. De tels bienfaiteurs devraient avoir leur statue sur une place publique !

Mlle HÉLOÏSE. — Avez-vous remarqué le mausolée du caniche de la comtesse Potocka ? On ne voit rien d'aussi riche au cimetière du Père Lachaise. Et ces allées, ces ombrages merveilleux !

Mme OLYMPE. — Pour moi, je n'oublierai pas cette colonne de marbre blanc avec son épitaphe si touchante : « Ci-git Mirza, gardienne et joie de notre foyer durant quatorze ans et trois mois. — Au revoir. »

Mlle HÉLOÏSE. — Et la vieille duchesse de Becaleau accompagnant la dépouille mortelle de sa perruche ! Le valet de pied qui portait le pauvre petit corps dans un coffret d'ébène, et, derrière la grande dame, toute la domesticité en livrée de deuil !

Mme OLYMPE. — Oui, Mounoute et Azor reposeront un jour en bonne compagnie.

Mlle HÉLOÏSE. — Pourquoi, en sortant de ce lieu qui parle à l'âme avec tant d'éloquence, ai-je eu la sottise idée de vous proposer la traversée du parc de notre quartier ?

Mme OLYMPE. — Ne vous désolerez pas, ma toute bonne. Nous ne pouvions prévoir, ni l'une ni l'autre, l'événement de la boule de verre.

Mlle HÉLOÏSE. — Vous m'en voyez encore toute tremblante et je me demandais si j'aurai la force d'écrire la chose à M. Flammarion.

Mme OLYMPE. — Je le ferai pour vous, ma chère amie. Le récit, au reste, sera bref. Voici, si vous le voulez, ce que nous dirions : « Monsieur, mademoiselle de La Crapaudine et moi, nous traversions cet après-midi le parc Monceau. Arrivées au rond-point, nous apercevons, dans la grosse boule de verre dont on a eu l'idée baroque d'orne cet endroit, nous apercevons, à côté de notre image, les portraits très nets de notre chien Azor et de notre chatte Mounoute. Or, nous avions laissé ces êtres à la maison, aux soins de domestiques de toute confiance. Nos vaines recherches, nos appels demeurés sans réponse disaient bien qu'ils ne se trouvaient pas dans le parc au moment où nous y passions. Vous

comprendrez, monsieur, notre émoi en sachant que Mounoute et Azor nous sont attachés par les liens d'une affection comme il s'en rencontre peu entre les humains... »

Mlle HÉLOÏSE. — Dites plutôt : « comme on n'en a jamais vu et comme on n'en verra jamais ! »

Mme OLYMPE. — Et pour terminer : « Ne pensez-vous pas, monsieur, qu'il y ait là un cas de télépathie, soit que, menacés de quelque grand danger, Azor et Mounoute aient pensé à leurs maîtresses de toute la ferveur de leur bonne petite âme, soit qu'ils aient peut-être péri subitement ? »

Mlle HÉLOÏSE. — Grand Dieu ! mon sang se glace de nouveau !... Encore un peu de Malaga, pour l'amour du ciel ! (Elle boit.)... Cela va mieux, merci.

Mme OLYMPE. — Vous l'avouerez-je, chère amie, ce que je redoute le plus, c'est d'apprendre la vérité par la bouche des domestiques. Aussi, ai-je reculé le plus possible leur interrogatoire. Mais il faut bien se résigner à les entendre, avant même d'envoyer notre lettre à M. Flammarion. Hélas ! quel malheur vont-ils nous annoncer ! (Elle somme. Parait Catherine.)

CATHERINE. — Madame a sonné ?

Mme OLYMPE. (Elle et Mlle Héloïse vont au-devant de Catherine.) — Oui, ma bonne Catherine... Où donc est Azor ?

CATHERINE. — Avec Mounoute.

Mlle HÉLOÏSE. — Mais Mounoute, où est-elle, la chérie ?

CATHERINE. — Avec Azor.

Mme OLYMPE. — Et où se trouvent-ils tous deux ?

CATHERINE. — Ensemble, pardi !

Mme OLYMPE. — Que vous êtes simple, ma pauvre Catherine ! Voyons, les deux petits amis sont-ils à la maison, ouï ou non ?

CATHERINE. — Ça, je ne puis pas le jurer, car je ne les ai pas revus depuis ce matin.

Mlle HÉLOÏSE (retombant dans son fauteuil). — Je me sens mourir.

Mme OLYMPE. — Et Colette et Jean-Louis, que deviennent-ils ? Envoyez-les nous tout de suite.

CATHERINE. — Bien, Madame. (Elle sort.)
(A suivre.) M^{me} B. F.

Effet de recul. — Il y a une semaine, aux grandes manœuvres.

Deux bataillons ennemis étaient en présence et se fusillaient avec fureur.

Un soldat qui n'était pas très à son aise — un accident est si vite arrivé — se retire derrière ses camarades.

— Hé ! là, lui crie un officier, sur les rangs, et un peu vite ! Où allez-vous ?

— Eh bien, mon lieutenant, mon fusil respouse ; alors je me recule de quelques pas.

On ça connaît. — Un jeune homme de R... s'en allait partir pour l'Amérique du sud.

— N'as-tu pas peur, Frédéric, lui dit une vieille voisine, d'aller dans ces pays d'Amérique, qui sont pleins de bêtes féroces ?

— Qu'é ça fait. On dit bien qu'y en a, mais elles sont rien méchantes.

En Bénichon.

Ha ! venez-y donc voir au pays de Fribourg, Lorsque la mi-septembre, époque joviale, En allongeant les nuits, vient abrégier le jour Et reprendre à son clou la faux trop matinale. Fier de sa grange pleine et de son bel argent, Le brave labourer relève enfin la tête ; Les mains dans son gousset, il sourit en songeant Qu'il est temps d'endosser ses beaux habits de fête, Et d'essayer un peu si cinq mois de labeur N'ont pas trop engourdi son échine robuste ; Si son gosier poudreux trouve quelque saveur, Au jambon solennel, au clair qu'il déguste.

Que c'est beau, que c'est bon (bis.)

Ha ! ha ! la bénichon.

Voyons la femme, à vous de vous lever matin ! Faut aller au marché, faut brasser la moutarde, Et laver les lambris, polir les pots d'étain. Quand ferez-vous au four ? Et les beignets ? Bavarde ! Je vous le dis, Gotton, si vous restez là-bas Tout le jour à causer avec quelque voisine, Nous aurons beau pester, nous n'en finirons pas. Voyons ! qu'on bouge un peu ! Vite à votre cuisine. Et pardine ! venez voir comme notre avant-toit Est garni tout le long de toiles d'araignées ! C'est du propre cela ! C'est vergogneux, ma foi ! Faut qu'avant le dîner, elles soient balayées. Que c'est beau, etc.

Hô ! hé ! notre belle, aidez-vous donc un peu. Vous faut-il, par hasard, une semaine entière Pour cirer vos souliers ? Attisez donc ce feu, N'ayez peur de tremper vos doigts à la chaudière. Depuis tantôt huit jours, ce n'est plus qu'au miroir Que vous daignez sourire. Etes-vous assez belle ? Que faites-vous là-haut, du matin jusqu'au soir ? Vous ne rêvez, je crois, que danse et bagatelle ! Hé ! si vous devez plaire à quelque bon garçon, Rubans et brimborions n'y feront pas grand'chose. Prompte à la répartie, alerte au rigodon, Voilà ce qu'aime un gars, et ma foi, c'est pour cause. Que c'est beau, etc.

Le dimanche l'on dine à gogo, Dieu merci ! Et puis les invités vous offrent la bouteille ; Mais pour nous autres vieux, ce n'est que le mardi Que l'attrait du plaisir nous pique et nous réveille. La nôtre se trémousse en frappant du talon : « Hé ! dites-donc, Colin ! si nous en faisons une ? Tu pétilles jadis au son d'un violon, Et puis il fait si beau danser au clair de lune ! » A ce doux souvenir, comment donc résister ? Ma foi ! vivent les vieux ! Et l'on part, et l'on saute ! L'on se met, entre amis, à boire, à rigoler ; Mais Dieu ! le lendemain, Gotton, à qui la faute ? Que c'est beau, etc.

Pour savoir. — Un propriétaire de Lavaux, bien connu, conduisit il y a trois ou quatre jours, à sa cave, quelques ouvriers qui avaient terminé un travail de réparation dans sa maison.

Le verre avait déjà fait une première tournée et le propriétaire ne s'était pas aperçu qu'il avait oublié un des ouvriers.

Il allait commencer le second tour, quand l'oublié s'avança timidement :

— Pardon, messieu... si on me demande comment il est, qu'est-ce qu'y me faudra dire ?

C'est l'instant !

On nous écrit de E... :

« Ayant dû rendre les derniers honneurs à un ami, au village de X..., où l'habitude est de voir le corps du défunt avant de le descendre dans la fosse, le marguillier fait aussi un petit discours après celui de M. le pasteur. Voici en quelques mots ce qu'il dit :

— Messieurs les parents et amis qui veulent revoir le défunt qui est mort sont priés de s'approcher parce que je vais fermer la boîte...
Z.

Mariage singulier

Sous ce titre, nous lisons dans l'*Almanach de Lausanne* de 1755 :

« On apprend de Londres, du 10 juin 1753, qu'aux environs de cette capitale, une demoiselle de distinction et moyennée, ayant été renfermée sous la clef par son père, qui la voulait obligé d'épouser un ancien camarade d'école, riche et voisin du dit père ; mais comme cette fille était peu disposée à se prêter aux vues de son père, elle trouva le moyen de s'échapper de sa cage, s'en vint dans une hôtellerie de village près Southampton, puis demanda en particulier à l'hôtesse du logis, si elle ne connaissait aucun jeune garçon d'humeur à vouloir l'épouser. Après une risade telle que méritait une proposition de cette espèce, on envoya chercher un frater, qui tout pauvre qu'il était refusa l'aventurière.

Un *aprentif* à qui l'on eut recours après le refus du Barbier se trouva moins délicat, et

accepta la partie, et sur le champ se rendirent à une Eglise où tout était disposé pour *consommer le hazard* de leur assortiment. Le père et le vieux amant de la fille ayant appris son évocation arrivèrent le lendemain au logis qui renfermait ce couple, il n'était plus question de se répandre en pleurs, c'était une affaire finie, le mariage était *conclu*, et l'amour en avait signé le contrat, au moyen duquel elle apporte à son mari 800 Liv. st. de rente annuelle (fr. 20,000).

(Communiqué par un lecteur.)

Un coq qui n'a pas de papiers.

C'est le « coq gaulois »

Qu'est-ce que le coq gaulois? Pourquoi fut-il, en France, emblème national?

La question n'est pas facile à résoudre.

Le coq ne figure nulle part sur les monuments des Gaulois, ni même sur les monuments étrangers allusifs à ce peuple, mais encore les auteurs qui ont traité des usages et de l'agriculture de la Gaule ne le mentionnent jamais.

On ne le trouve pas davantage chez les barbares qui, en se ruant sur la Gaule, renouvelèrent sa population. ses usages, et, par là, auraient pu lui imposer un de leurs insignes. Les seuls barbares chez qui le coq se rencontre comme emblème, sont les Goths, et l'on sait que ce sont aussi les seuls qui se contentèrent, dans les Gaules, d'une invasion rapide, sans aucun établissement durable.

Au moyen-âge, même absence de l'oiseau national. Il ne figure même pas parmi ces animaux symboliques qui ornaient, entourés d'une devise, le blason personnel des rois de France. Pour Philippe-Auguste, des lions; Louis VIII, des sangliers; Saint-Louis, des dragons; Philippe-le-Hardi, des aigles; Charles-le-Bel, des léopards; le roi Jean, des cygnes; Charles V, des lévriers et des dauphins; Charles VII et Charles VIII, des cerfs ailés; Louis XII, le porc-épic; François I^{er}, la salamandre. Aucun n'a choisi le coq.

Au XVII^e siècle, on voit le coq paraître sur quelques médailles. En 1665, le Quesnoy ayant été délivré, on frappe un jeton sur lequel se voit la ville, au fond, et, sur le devant, un lion qui fuit (le lion espagnol) et un coq qui le poursuit. Celui-ci représente évidemment la France, comme le lion figure l'Espagne. Il fallait un animal qu'on pût opposer à un autre. Le Français n'en ayant pas dans ses insignes nationaux, on s'avisa de latiniser son nom; on trouve *Gallus*, qui signifie à la fois *Gaulois* et *coq*, et l'on prend le coq pour représenter le Gaulois. Une chose contribua aussi au choix de cette allégorie, c'est la croyance, relatée par Pline, où l'on était que le coq, par son cri, fait fuir le lion; aussi le jeton en question portait-il pour légende: *Cantax, fugat*.

Simple hasard; similitude de noms.

Dès lors on retrouve le coq sur plusieurs médailles. En 1679, il figure sur une de celles-ci, les ailes éployées, avec la devise: *Gallus protector sub umbra alarum*.

« En réalité, était-il dit dans un curieux article de la *Gazette littéraire*, le coq prétendu gaulois est fils de la révolution française, puisque de son ère seule date son origine comme emblème national.

» En effet, c'est en 1789, avec la garde nationale, qu'il prit naissance.

» Lorsqu'il s'agissait alors de choisir un emblème, on ne rêva point que le coq était gaulois, on se souvint que c'était l'oiseau du dieu Mars, et c'en fut assez pour déterminer son adoption... »

Encore pendant cette période de l'histoire de France, le coq ne fut-il pas longtemps employé. Son image ne s'associe qu'aux plus belles pages des annales républicaines. Il parut

avec la gloire et disparut devant le joug; les faisceaux, le niveau et le bonnet le remplacèrent bientôt. Dans toute la longue liste des assignats, il ne se montra guère que sur ceux de 1792; et l'on peut assurer que, vers 1793, il était presque complètement abandonné.

C'est trop! — Un paysan parcourait le marché du bétail, en quête d'une vache laitière.

Il en avise une qui lui semblait répondre à son désir. Il l'examine, lui tâte les mamelles, lui ouvre le museau, puis demande au marchand si c'est une bonne vache laitière.

— Oh! pour ça, vous pouvez compter; elle en a même deux deux seillons par traite; dix-huit litres par jour.

— Dix-huit litres! fait le paysan en s'éloignant, ouai... c'est une rude goutte!

Le marchand le rappelant:

— Eh bien, monsieur, dites, elle ne vous convient pas, cette vache? Je vous assure que c'est pourtant une bonne bête.

— Je dis pas; mais, y faut trop de temps pour la traire. J'en vais voir une autre.

Pétrégnet et la tâtra.

Ne sé pas se cein sè fà adé ora, mà adé est-te' que lè z'autro iadzo, quand lè fennès fasiont ào for et que le rarevâvant pè vai lè n'hâorès, avoué lào kegnus et lào tâtrès, lè laissant su la foncira avoué la plliacqua dessus et lè boutâvant ào tsaud dezo lo lèvet tant qu'à l'hâora dâo dinâ.

Et se y'ein a que ne volliont pas cein craire, lào deri coumeint quand on étâi bouébo: Croix de bois, crois de fer, si je mens j'irais en enfer! ein faseint la crai onco!

Y'ein a prâo mimameint, quand l'aviont dè la fruita pas trào màora et que la volliâvant tot parâi veindrè pè lè martsi, que la mettiont assebin bonna dinse et se, dein clliâo grantes velès on pâo dza medzi dâi premiaux et dâi pronmès reniglaudès traî senannès devânt la St-Laurent, l'est que, po fini dè lè màori, on a reimpliâci lo sèlâo pè lo tsaud dâo lhi.

Ora, la fruita, est-te meillâora dinse? N'ein sé rein!

C'étâi lo desando devânt lo Djonno, y'a dza on part d'ans. La fenna à Pétrégnet avâi fé ào for et, pè vai lè n'hâorès, le revint à l'hotò avoué 'na balla tâtra âi premiaux que le boutè, coumeint vo z'ède, dein lo lhi; mà, coumeint s'ein étâi copaie on bocon po l'agottâ, l'avâi aobllâ dè reboutâ la plliacqua pè dessus et dè cein requervi avoué lo lèvet, kâ l'avâi coaîta dè retornâ pè lo for. Devânt dè sè couilli, l'avâi assebin clliou lè contrevents po pas que lè motsès auliant medzi lo sucro et petètrè cailli su la tâtra.

Tandi cé teimps, Pétrégnet, qu'étâi pè lo cabaret du matin, et qu'ein avâi dza onna bombardâie dâo tonaire, s'aminè ein gambardèin à l'hotò; le va ào pailo et quand vé que n'y'avâi non perquie, sè peinsâ dè vito allâ sè fourrà ào lhi devânt que la Marianne revignè.

Bon! noutron gaillâ sè devitè tant bin que mau à novéyon, kâ on ne véyai pas on'istièrè avoué clliò contrevents clliou, pu on iadzo dévetu et tot ein breleintseint, le va s'étâidrè, lo prussien lo premi ào bio maitein dè la tâtra.

Ora, vo devenâ lo resto! quand l'autro s'est cheintu bourlâ pè derrai et que y'avâi dâi dâo, n'a fé qu'on chaut froû dâo lhi, mà la pllie galéza l'est que lo sucro, lè premiaux et tot lo commercè s'étiont appèdzî à son pantet et vouaïque la tâtra et tot lo batacclan éperpelhi perquie bas su lo plliantsi.

Ma fai, po cein medzi n'ia pas zu moian et l'ont du sè passâ dè tâtra âi premiaux tsi Pétrégnet à stu Djonno, mà la Marianna n'a pas manquâ ci dzo quie dè fèrè à se n'hommo on pridzo petètrè asse long et asse salâ que cé dâo menistè, avoué cauqiès bounès rame-

naies dâo mandze dè la remise ein guise dè pâivro pè dessus lo martsi. **

Riposte. — Un jeune Allemand, en pension dans un village du Jorat, se disputait, l'autre dimanche, derrière la maison de l'assesseur, avec le fils de celui-ci.

Tout à coup, à côté d'eux, ils entendent les porcs, dans leur écurie, pousser des grognements formidables.

Alors le jeune Allemand:

— Hein, Luvi, en voilà teusse qui barlent pon français, qu'en tis-tu?

— Oui, mais y z'ont bigrement l'accent allemand.

Bon à savoir. — « Les femmes sont fausses, dit-on — c'est une dame qui parle. Non, elles le deviennent. Le don qui leur est propre est l'adresse, non pas la fausseté. Dans les vrais penchants de leur sexe, même en mentant elles ne sont point fausses.

» Pourquoi consultez-vous leur bouche quand ce n'est pas elle qui doit parler? Consultez leurs yeux, leur teint, leur respiration, leur air craintif, leur molle résistance; voilà le langage que la nature leur donne pour répondre. La bouche dit toujours non et doit le dire, mais l'accent qu'elle y joint n'est pas toujours le même, et cet accent ne sait point mentir.

» Plus une femme a de réserve, plus elle doit avoir d'art, même avec son mari; et je soutiens qu'en tenant la coquetterie dans ses limites, on la rend modeste et vraie, et qu'on en fait une loi de l'honnêteté. »

Trente-six millions de chandelles.

Oh! ne vous scandalisez point! Ce n'est pas un jurement.

« Faire voir trente-six millions de chandelles » à quelqu'un, c'est tout bonnement lui donner un maître coup de poing sur l'œil. Et les étoiles en question sont ce que l'oculiste appelle des phosphènes. Frappez légèrement le globe de l'œil et vous verrez apparaître les phosphènes. On peut juger par cela de l'effet d'un bon coup de poing.

Il n'y a pas, d'ailleurs, que les coups de poing: la fièvre, les narcotiques, l'extrême fatigue peuvent produire également des hallucinations lumineuses d'une effrayante netteté.

Un des phénomènes les plus bizarres de l'appareil optique, est qu'il peut devenir insensible à certaines couleurs, tout en demeurant sensible aux autres. Il est des personnes qui deviennent ainsi aveugles au rouge, tout en continuant à voir le vert, le jaune et le bleu. Une telle bizarrerie n'est explicable que par la théorie de Yung: à savoir que l'impression lumineuse est toujours scindée en plusieurs parts, correspondant à autant de classes de fibres nerveuses. Qu'une de ces fibres soit paralysée et nous devenons insensible à la couleur à laquelle elle correspond.

Ces couleurs, du reste, agissent différemment sur l'œil aux diverses heures de la journée et de la nuit. A la lueur du gaz, des bougies, des lampes, les couleurs ne sont plus d'un tout ce qu'elles sont à la clarté solaire. Dans les théâtres, les décors sont peints spécialement pour être vus la nuit, à la lumière artificielle.

Les femmes ont le sentiment de cette différence entre couleurs de jour et de nuit: une élégante ne portera pas, le soir, une robe de même nuance que le matin. Et les tableaux sont comme les femmes: ils demandent à être regardés sous une certaine lumière pour produire tout l'effet qu'a recherché l'artiste.

C'est, chaque semaine, nouveaux débuts, au *Kursaal*. La soirée de gala d'hier avait un programme des plus variés — il sera le même durant huit jours. Un chanteur de genre, *Bréjöl*; une chanteuse « internationale », *Elisa Brown*; des duettistes d'outre-Simplon, *Les Corbetta*; un célèbre virtuose, *Dell'Oro*, enfin un siffomane, *Marieu*. Au *Vitographe*, vues nouvelles. Avec cela, si l'on n'était pas content!... Mais on l'est.

La rédaction: J. MONNET et V. FAVRAT.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.